

Lacan Quotidien



N° 888 – Lundi 11 mai 2020 – 13 h 25 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Moment

EN AVANT

L'esprit du moment par Florence Nègre

Privée d'analyse ? par Gabrielle Vivier

Trouer la case par Valérie Bussières



L'esprit du moment

par Florence Nègre

Dans ce moment étrange que nous traversons, la profusion de vidéos, images, mots d'esprit et traits d'humour qui circulent sur les réseaux sociaux et sur nos smartphones *via* internet me frappe. Il s'agit de rire et de faire rire là où le quotidien se heurte à peu ou pas de sens et alors même qu'il se double d'une menace létale diffuse.

Si le contexte actuel est, pour nos sociétés contemporaines, absolument inédit, on retrouve pourtant, dans notre histoire proche, deux occurrences présentant un phénomène analogue. Il s'agit des deux guerres mondiales.

En France, pendant la première (1), aucun journal ne parvenant jusqu'au front, des feuilles sont réalisées avec les moyens du bord et circulent dans tous les secteurs. *Le Rire aux éclats*, *L'Écho des gourbis*, *On les aura*, *La Hure joviale* – pour n'en citer que quelques-unes — diffusent dessins, caricatures, calembours et mots d'esprit parmi les troupes. En 1939 pendant la « drôle de guerre », *Le Rire au corps*, *L'Ether miteux* (2) ou encore *L'Echo de Thonnelle* trouvent aussi des voies de distribution. De 1941 à 1944, paraîtra le *Franc-Tireur*, journal clandestin au ton humoristique, issu du mouvement résistant du même nom. Chaque fois, le rire est opposé à la mort. Et comment ne pas penser aux salles de garde des carabins-internes en médecine et pharmacie réputées pour leurs fresques caricaturales depuis bien plus longtemps encore ?

Ce phénomène est connu. Un rapide tour d'horizon sur internet de ce qui s'écrit à propos de l'humour est édifiant : politesse du désespoir, outil pour prendre soin de soi, moyen de rebondir face à une situation inédite, utile pour divertir, bon pour la santé... L'humour protège, l'humour soulage.

Pour Freud, en 1905, l'humour est « une des manifestations psychiques les plus élevées et les plus chères aux penseurs ». Il démonte en particulier les ressorts en jeu dans le mot d'esprit et dans le comique. Le premier de ces ressorts repose sur les lois de la condensation et du déplacement propres au signifiant. Le second tient au nombre : jeu à trois dans le mot d'esprit, soit deux plus une référence commune, il faut être *de la paroisse* (3), comme le formule Lacan, pour que ça *matche* ; jeu à deux pour le comique et encore, un seul peut suffire.

Un plaisir, un triomphe, une défense

En 1927, Freud revient sur la question et distingue trois traits propres à l'humour (4). Le premier d'entre eux consiste en l'obtention d'un plaisir dont il nous donne la genèse. Untel a quelque raison de se mettre en colère, de se plaindre, d'avoir mal, d'avoir peur ou d'être désespéré, mais, contre toute attente, il fait une plaisanterie. Par exemple, le malfaiteur que l'on conduit un lundi à la potence : « Eh bien, dit-il, la semaine commence bien. » La pirouette humoristique dégage son auteur d'une décharge affective et, en écho, produit le même effet chez celui à qui est destiné le bon mot. C'est dans cette économie de dépense affective que réside la satisfaction. Il y a un plaisir à se soustraire à l'affect ou à en être soustrait.

Le second trait se rapporte au *triomphe du narcissisme*, à *l'invulnérabilité victorieusement affirmée du moi* qui refuse de se laisser offenser et contraindre à la souffrance par des manifestations de la réalité. Freud y voit là du grandiose et de l'exaltant. Et de conclure : « L'humour n'est pas résigné, il défie ». Triomphe du moi et du principe de plaisir qui parviennent à s'affirmer, en dépit des circonstances réelles, voire de leur caractère délétère.

Le troisième trait se déduit des deux précédents, qualifiés de régressifs et réactionnels. L'humour joue alors un rôle défensif contre la souffrance ou sa possibilité. Freud confère une *dignité* à cette modalité de défense : l'humour, une défense digne.

Un appel à L'Autre

Les vidéos, images ou traits d'esprit qui circulent abondamment à propos du Covid-19 suivent la voie électronique qui va de l'un au multiple – on en reçoit un, puis on l'adresse à un ami, à deux amis, à la famille... L'intention ici vise moins la validation par l'Autre – recherchée dans le mot d'esprit – que de faire signe à l'Autre. Je propose de voir dans ce mouvement qui va de soi vers d'autres que soi, un appel. Au-delà de l'objet (le bon mot, l'image drôle) et de sa fonction, il y a dans cette translation un appel à l'Autre. L'objet en l'occurrence est un prétexte pour en appeler à l'Autre, pour le faire consister.

Le moment de perplexité, que nous vivons à l'égard du monde qui nous entoure, nous pousse à *faire la paire* avec l'Autre, à prendre langue, autrement dit à vérifier sa présence. Cet Autre, Lacan le désigne, au début du Séminaire V dans le premier chapitre qu'il consacre au *Witz*, du nom de *compagnon de langage* (5). C'est lui, ajoute-t-il, qui permet qu'une langue soit vivante grâce à quoi, au-delà de ce qui est dit, du simple fait de parler et aussi bien d'écrire, on s'assure d'être comptés, soi et l'autre, au rang d'*animal parlant* et non à celui de *bête féroce* – autre facette de l'homme rendu à son animalité pure.

Ainsi peut-on voir, dans la profusion actuelle des traits d'esprit, en réponse au malaise ambiant, l'opération par laquelle nous vérifions appartenir à la communauté des êtres parlants.

1. Cf. Bernard A., *Humour et « drôle de guerre »*. *Le rire au front* ; Cazenave E. & Ulmann-Mauriat C., « Presse, radio et télévision en France de 1631 à nos jours », disponible sur internet.

2. L'équivoque renvoie aux « termites », nom donné aux combattants français de la ligne Maginot.

3. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 118.

4. Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1985, p. 322-324.

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 17.



Privée d'analyse ?

par Gabrielle Vivier

Mon nouvel analyste a décidé de ne pas mettre en place une consultation régulière à distance. À la lecture de *L'Hebdo-Blog* 198 de l'École de la Cause freudienne (ECF), je découvre que la présence des corps est, sans aucun doute, un principe de la psychanalyse (1). Alors que je m'étais heurtée, une dizaine de jours plus tôt, à la décision de mon analyste, cette énonciation me donne l'envie de l'interroger.

Il y a quelques mois à peine, pendant le temps qu'a duré le mouvement social contre la réforme des retraites, j'avais rencontré mon analyste précédent sur Facetime, une fois par semaine, à l'heure de notre séance. Après un mois de visio-(séances), il m'a semblé que mon retour sur le divan avait tout naturellement marqué le retour de la séance analytique. Si ces échanges en visio-conférence n'avaient pas été sans effets et avaient sans aucun doute rappelé le lien analytique, ils n'en avaient été, pour moi et à ce stade de mon analyse, qu'un ersatz.

Il m'était apparu alors qu'il ne pouvait y avoir de séance analytique qui tienne par le truchement de la superposition de l'image de l'analyste et de ma propre image sur l'écran de mon smartphone. Avec Facetime et ses équivalents, l'image du corps ne s'absente plus. L'association libre reste comme suspendue au moi épinglé dans une fenêtre à droite de l'écran.

La question du désir énigmatique de l'analyste disparaît pour l'analysant car, lui-aussi réduit à une image, l'analyste devient l'autre, notre semblable, qui regarde l'image de l'analysant qui se voit et se sait, sans aucun doute possible, vu. Une fois cela posé, je peux émettre l'hypothèse que la visio-(séance) se limiterait alors à un travail sur l'instance imaginaire du moi, une *ego-psychologie* dénoncée par Lacan dès le Séminaire I, *Les Écrits techniques de Freud*, dont le support serait le véhicule actuel de notre jouissance : le téléphone portable.

Une alternative – plutôt évidente et d'ailleurs proposée par l'analyste – aurait pu consister à couper l'image et ne garder que la voix et le souffle, ou encore à déposer l'image de l'analyste derrière mon corps allongé sur mon divan et tenter de recréer ainsi une forme de scansion dans la présence-absence de l'image et du regard de l'analyste. À ce moment-là, j'avais refusé cette proposition, par confort, sans trop y penser, la situation me semblant assez extraordinaire et passagère pour ne pas avoir à m'y attarder (et force est aujourd'hui de constater qu'il est bien plus aisé de faire ployer un mouvement social que le coronavirus).

Il me paraît toutefois possible de présumer que ces deux arrangements auraient eu pour effets de faire tomber (ou vaciller, selon l'option choisie) la béquille de l'imaginaire et d'instituer un primat – artificiel – du symbolique. Ainsi, nous nous serions probablement tenus à une distance plus raisonnable de l'expérience analytique. Pour un temps au moins, peut-être. Il reste que sans le corps à corps, donc sans le réel, la contingence nécessaire à la tombée du semblant et à la traversée du fantasme ne peut advenir. Il y aurait également fort à parier que l'analysant, qui n'aurait plus la possibilité de se retirer dans son image, chercherait un nouveau refuge dans le reste du discours commun encadré par les conventions de l'appel téléphonique. Il se pourrait même que le transfert se trouve dilué dans les filtres de la ligne.

Me voilà donc privée de séance. Suis-je pour autant privée d'analyse ? Je ne le pense pas. Après plus de cinq ans d'analyse et un changement récent d'analyste suite à un *acting out* qui m'est encore obscur, la croyance en une rencontre prochaine avec l'analyste me suffit pour faire subsister le transfert et, par là, le lien analytique. L'absence de l'analyste engendre une drôle de scansion, dont les effets se retrouvent dans mes rêves et dans mes cahiers. Que va-t-il advenir lors de ma prochaine séance ? J'y pense déjà et sais que seul l'avenir de mon expérience analytique me le dira.



1. Cf. Gil Caroz, « Pour rappeler la psychanalyse », & Monique Amirault, « Accueillir la contingence », *Hebdo-Blog*, n°198, 5 avril 2020, disponible [ici](#).



Trouer la case

par Valérie Bussières

Avec la situation pandémique du covid19, soudain, on manque d'air !

Dans les centres de consultations medico-psychologiques, les directions imposent frénétiquement le télétravail, mode par lequel l'activité est effectuée à distance du lieu où le résultat du travail est attendu. Si la distance répond à la seule solution actuelle face à la pandémie, le résultat attendu dévoile le monstre de l'évaluation.

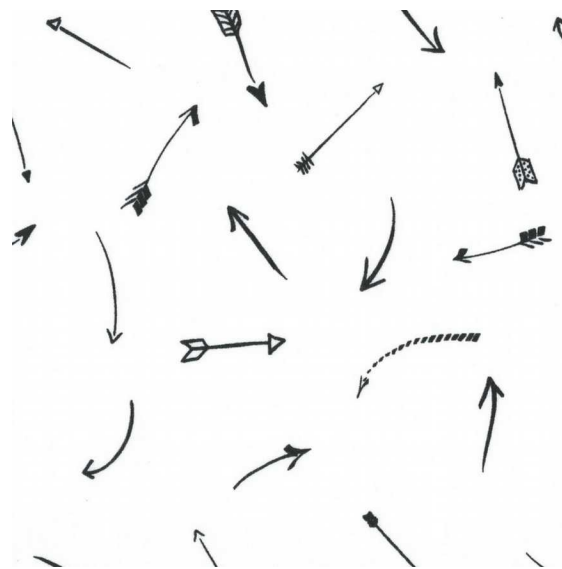
Estimé inapproprié dans le domaine du soin, le télétravail a pourtant surgit brutalement et s'impose avec sa cohorte de tableaux à remplir, d'actions à consigner et de consultations téléphoniques à répertorier. Comme si, sans la présence des corps des soignants dans les services, le travail se volatilisait. Alors l'évaluation est devenue féroce. Comme l'indiquait Jean-Claude Milner lors d'un Forum des psys : « Évaluer, c'est vérifier que le sujet fonctionne au plus près de sa réduction systémique : un savoir qui ne pense pas, qui ne calcule pas, qui ne juge pas, mais qui travaille. » (1) Ainsi dès la fin de la première semaine de confinement, des rapports d'activités doivent être établis pour répondre à l'injonction des Agences régionales de santé (ARS) qui financent les établissements.

L'énergie psychique déployée pour manier ces nouveaux outils, y compris pour les réunions de synthèses par visioconférence expliquant les tableaux à remplir, épuise les équipes. L'évaluation tue. « L'évaluation a paré la chose des atours de la rationalité, de l'objectivité et de l'égalitarisme. C'est pourquoi il n'y a aucun moyen d'y échapper : vouloir s'y soustraire revient toujours à se désigner comme suspect. [...] L'évaluation, kafkaïenne et

absurde, conduit à une crise des finalités et des significations, devenant elle-même la seule fin des activités » (2), souligne Aurélie Pfauwadel. Dissimulée sous l'idée bienveillante de garder le lien, l'impératif est qu'il doit y avoir de l'activité, des appels aux familles et aux patients. Le trop menace. Seront-nous réduits à cocher des cases ? Celles des divers tableaux s'ajoutent à celles des motifs dérogatoires d'autorisation de sortie fixés par le ministère de l'intérieur ?

L'intérêt particularisé pour un patient s'est excentré ; il se situe maintenant aux confins des tableaux. Chaque travailleur social ou psychologue est tenu de faire entrer chaque patient, chaque cas, dans la case d'un tableau d'activité, lui-même se trouvant confiné dans sa maison, dans sa *casa*. Confinés, nous sommes exhortés à confiner l'autre. Résultat attendu : confiner les incasables !

À ce confinement, une trouée semble nécessaire. « Dans ce monde où tout est calcul, concurrence et évaluation, les valeurs de l'éthique et de l'État de droit deviennent aussi impossibles que le sujet de la démocratie. À cela s'oppose ce que la psychanalyse apporte : un peu d'air, une aération, (*a*)ération. » (3) Et Jacques-Alain Miller de nous confier : « l'air compte beaucoup pour moi vu mon patronyme : Miller » (4), énonçant son désir de souffler un peu d'air. Lacan, explique-t-il, dit en effet à propos des psychanalystes : « pour être, il leur faut exister hors des demeures existantes – un discours est une demeure –, au point qu'il qualifie leur position d'être "incasable" – incasable dans aucun des discours précédents » (5). Sans être plaqués au sol par la peur (6), reprenons notre souffle avec le discours analytique. Et soulignons encore l'importance que l'analyste incasable ait sa « maison », c'est-à-dire l'École, l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP), qui sont « les cases des incasables » (7).



1. Milner J.-C., « Le retour du travailleur idéal », Forum des psys « Évaluer tue », 7 février 2010. Cf. *Le Nouvel Âne*, n°10, 2010.

2. Pfauwadel A., « Forum des psys, saison 1, épisode 12 idéal », Forum des psys « Évaluer tue », *ibid.*, consultable [ici](#).

3. La Sagna P., « La case des incasables », *L'Hebdo-Blog*, n° 163, 16 février 2019, disponible [ici](#).

4. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Tout le monde est fou » (2007-2008), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 14 novembre 2007, inédit.

5. Miller J.-A., « L'analyse incasable », consultable sur le blog des Journées de l'École de la Cause freudienne « Apprendre, désir ou dressage » [ici](#).

6. Cf. Lacan J., « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 555, cité par *ibid.*

7. Miller J.-A., « L'analyse incasable », *op. cit.*

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI